

"Il Volantino Europeo" n°2 - octobre 2003

Bulletin internautique de l'Association Piotr-Tchaadaev (Versailles)

Pour cette deuxième édition du Volantino Europeo, nous sommes heureux de vous présenter à la fois des nouvelles des associations dites frangines et cousines, deux extraits de presse, ainsi que - last but not least - deux textes originaux d'auteurs désormais célèbres dans leurs domaines respectifs, Edith Soonckindt (Bruxelles) et Georges-Yoram Federmann (Strasbourg), les deux ayant en commun un goût certain pour l'universalisme, et d'avoir séjourné dans le magnifique village de Saorge (Alpes-Maritimes), où Piotr-Tchaadaev a d'ailleurs tenu une réunion remarquable et remarquée sur les Utopies thérapeutiques en juillet 2001. Nous vous rappelons aussi que ce bulletin internautique est l'affaire de toutes et de tous, et qu'il ne peut continuer à (sur)vivre que grâce aux contributions de ses lectrices et lecteurs. Si le bulletin est évidemment gratuit, il ne faut jamais perdre de vue que les associations telles que Piotr-Tchaadaev, Menahem-Taffel et Association d'Idées elles existent, et ont besoin d'adhérents... Bonne lecture et au prochain numéro du Volantino !

NOUVELLES DES ASSOCIATIONS FRANGINES ET COUSINES

LE CERCLE MENAHEM TAFFEL DE STRASBOURG*

En hommage aux victimes d'August Hirt Leurs noms ont été solennellement cités pour la première fois. A part Menachem Taffel, matricule 107969, ces victimes n'étaient que des matricules sur 17 cadavres et 166 restes humains conservés au formol dans la cave de l'Institut d'anatomie de l'Hôpital civil. Sauvés de l'anonymat grâce au laborantin Henrypierre dont le fils a témoigné, comme le Pr. Singer, assistant aux autopsies médico-légales en 1945. Grâce aux recherches de Hans Joachim Lange (Tübingen), on connaît à présent les identités de 29 femmes et de 56 hommes, tous juifs et vivant à Thessalonique (Grèce), Malines (Belgique), plusieurs villes de Pologne, Paris-Drancy, Berlin, Hollande et Norvège avant d'être déportés à Auschwitz puis transférés au camp du Struthof. **Le «fantasme de la régénération»** L'assistance s'est levée en prenant connaissance des noms et prénoms des victimes d'une science dévoyée. Le chercheur allemand, qui a contacté depuis la parenté des défunts, souhaiterait que ces noms figurent sur la stèle commémorative du cimetière juif de Strasbourg-Cronenbourg. Au delà de cette démarche, ce que propose le philosophe Jean Luc Nancy, c'est de s'interroger : « Aujourd'hui, nos possibilités d'action sur le vivant, sur l'homme, se sont considérablement accrues. L'expérimentation nazie ne doit pas être considérée seulement comme une aberration criminelle » mais comme une potentialité dans l'univers scientifique et médical. Où règne toujours « la fascination trouble de l'expérimentation » et où personne n'est à l'abri du « fantasme de la régénération ». Car c'était bien pour « régénérer la race » que des déportés du Struthof (Juifs mais aussi Tziganes, Polonais, Russes) furent sacrifiés pour des expériences par des médecins nazis, Hirt mais aussi Haagen et Bickenbach. A noter d'ailleurs que trois autres professeurs allemands de la Reichsuniversität de Strasbourg (la vraie faculté de médecine de Strasbourg était repliée à Clermont-Ferrand) rejetèrent l'idéologie nazie. Ainsi le professeur Bostroem, titulaire de la chaire de psychiatrie et

de neurologie, s'est-il élevé en 1944 à l'asile de Stefansfeld (Brumath) contre l'élimination des malades mentaux (*). **Le triste sort des malades mentaux** Longtemps occultée, « l'extermination douce » des malades mentaux dans la France occupée a causé la mort, par dénutrition et manque de soins, de 50 000 personnes en 40-45. Dans l'Alsace annexée de force au Reich, le destin des malades mentaux fut aussi triste mais planifié. Le Pr. F. Raphaël et G. Herberich-Marx évoquèrent le sort des 798 malades mentaux de l'asile de Brumath évacués en France occupée où 66% moururent et celui des 100 malades de Hoerd et de Stephansfeld gazés ou supprimés par d'autres méthodes, une fois transférés dans un établissement à Hadamar, près de Wiesbaden. Alfred Gradt, cadre de santé à l'établissement de soins de Brumath, a partagé ses recherches sur ces patients dont le taux de mortalité, par exemple à Hoerd, fut alors quintuplé.

«Devoir de vigilance» Est-on sûr aujourd'hui que tout ceci ne peut pas recommencer ? L'insensibilité aux êtres considérés comme inférieurs soulève des interrogations. On aurait pu citer la vivisection puisque, après des expérimentations sur des lapins et des chats, les médecins nazis sont passés sans problème à d'autres sur des bébés. Benoît Masson retraça lui brillamment le parcours de l'ambitieux Dr Mengele dans le cadre d'une équipe scientifique motivée par le début de la compétition internationale dans le domaine de la génétique et la biochimie. A l'heure du clonage et du vivant brevetable, cela donne à réfléchir. Idem avec le témoignage de Rochto heureux d'être invité à ce colloque au nom des 500 000 morts de la communauté tzigane et qui aspire aujourd'hui au respect pour les gens du voyage. Une demande allant dans le sens du « devoir de vigilance » inspirant le cercle Menachem-Taffel et son président, le Dr Federmann
Marie Brassart-Goerg

© Dernières Nouvelles d'Alsace, Mercredi 24 Septembre 2003. . Tous droits de reproduction réservés

*5, rue du Haut-Barr 67000 Strasbourg

ASSOCIATION D'IDEES - NICE* ass.id.nice@wanadoo.fr La dynamique petite association niçoise a accueilli le 20 septembre dernier Michelle Moreau-Ricaud, qui a évoqué devant des médecins la vie et l'oeuvre de Michael Balint, à qui elle a consacré un livre passionnant (paru chez ERES). Les participants à la discussion se sont montrés soucieux de préserver l'indépendance des médecins, et déploraient la rareté des groupes Balint sur la Côte d'Azur. Il ne s'agit pourtant pas d'une pratique austère, Michelle Moreau-Ricaud a su nous en persuader à chaque instant de son exposé.

*18 B, rue Catherine Ségurane 06300 Nice

• **EXTRAITS DE PRESSE**

Une tribune parue dans "L'Humanité", transmise par un de nos correspondants.

Louis Chauvel Sociologue, maître de conférences à Sciences Po (Paris).

" On ferme ! " L'annonce ou la rumeur de la suppression de milliers de bureaux de La Poste - tout comme la fermeture annoncée des " plans d'épargne populaire " (PEP) - éveille le sentiment étrange que la société édifiée pendant des " trente glorieuses " (1945-1975), au long de luttes et de compromis sociaux dans une dynamique de progrès extraordinaire, se délite et que les organismes collectifs qui en furent les fers de lance ne survivront plus très longtemps. Comme dans les musées où peu à peu des salles adjacentes que l'on aimait ne peuvent plus être visitées, par manque de gardiens. La plupart des institutions et services publics que nous avons connus au temps jadis (pour ma part, ayant trente-cinq ans, lors de mon enfance et de ma jeunesse) semblent ainsi appelées à fermer une à une, sans égard pour ce qu'elles ont été historiquement et moins encore pour ce qu'elles produisent encore, pour ne pas parler de l'avenir qu'elles auraient pu avoir.

Je ne pleure pas sur le PEP, ni sur aucun produit d'épargne. C'est plutôt la forme et la méthode que prend sa

fermeture qui a lieu de choquer, et qui est emblématique de tout ce qui se fait en matière de " réforme " en France : les PEP en cours continueront d'être actifs, mais il ne sera plus possible d'en ouvrir. Les nouveaux arrivés devront donc prendre un plan d'épargne individuel pour la retraite (PEIR). Ici comme ailleurs, la " politique du PEIR " pose comme règle du jeu que " le dernier qui sort éteint la lumière derrière lui " : autrement dit, on finit les générations qui ont bénéficié d'un dispositif plus généreux, plus stable, plus solidaire, et les suivants auront autre chose de plus individualiste, égoïste, incertain aussi. Cette méthode est typique : elle consiste à ne plus embaucher dans les services publics que de jeunes contractuels dont le salaire ne permet pas de se loger, et qui devront attendre des années une improbable titularisation, alors que leurs propres parents avaient été recrutés directement en emploi stable, plus jeunes et avec une formation moindre. À décider que jusqu'à telle génération, le service militaire ou la maternité comptent pour la retraite, et ensuite, c'est fini. À fermer peu à peu tout un ensemble de ressources collectives et de services publics que nos anciens ont connus et que nous ne transmettrons plus à nos enfants, faute de moyens.

Depuis des années, les nouvelles générations, hébétées et ne comprenant pas ce qui leur est soustrait, font preuve de patience et courbent l'échine. Mais un jour, prenant conscience de ce qui a été décidé sans elles, voire à leur encontre, elles risquent bien de décider de rendre l'injustice qui leur fut faite. Pourtant, d'autres mondes et d'autres avenir sont possibles, si on décide démocratiquement.

Copyright L'Humanité, 16 septembre 2003

La prophétie des rennes de Sibérie

LEMONDE.FR | 16.10.03 | 14h30 . MIS A JOUR LE 16.10.03 | 15h08

Jouissant d'une impressionnante cote de popularité dans son pays, adoubé par ses pairs sur la scène internationale, Vladimir Poutine n'a probablement pas prêté une oreille attentive aux mises en garde de Youri Vella, éleveur de rennes et figure de proue de la communauté de Nenets, un de ces nombreux "petits peuples" du Grand Nord russe quelque peu oubliés par la marche de l'histoire.

Et ce dernier n'a de cesse de tirer la sonnette d'alarme depuis sa lointaine région de Khanty-Mansiïsk : le renne femelle offert à Vladimir Poutine lors d'une cérémonie en 1999 et, depuis, qualifié de "présidentiel", va mal, ce qui, selon la croyance des Nenets, ne peut être qu'un mauvais présage pour son maître virtuel. "Nous croyons que le renne détermine le destin de l'homme et vice versa, explique Youri Vella. Si la bête est déprimée ou malade, cela veut dire que son maître s'est rendu coupable d'une mauvaise action. En revanche, si le renne et ses petits vont bien, cela veut dire que son maître est un homme bon et qui fait le bien."

Ainsi, lorsque les Nenets ont appris les nombreux ennuis de santé que connaissait le prédécesseur de Vladimir Poutine, Boris Eltsine, ils ont décidé après de longues discussions de sacrifier l'un des petits du renne "présidentiel" d'alors qui, justement, était chétif depuis sa naissance. "Quelques mois plus tard, nous avons appris à la télévision que le président allait mieux", se souvient Youri Vella.

En 1999, racontent les Nenets, le renne attribué à Vladimir Poutine a mis bas deux petits qui sont morts peu après leur naissance. Deux semaines plus tard éclatait la deuxième guerre de Tchétchénie avec son cortège de morts et d'horreurs. Au mois de mai, cette année, le renne présidentiel a de nouveau mis bas ; un seul petit que Youri a retrouvé le soir même déchiqueté par les chiens des "neftianiki", le nom donné dans le Grand Nord aux employés des compagnies pétrolières présentes massivement sur les terres des Nenets riches en pétrole et en gaz.

Selon les éleveurs, une telle succession de malheurs qui s'abat aujourd'hui sur le renne de Vladimir Poutine ne peut rester sans conséquences. Est-ce le signe prémonitoire d'une nouvelle guerre, d'un autre krach boursier ou est-ce un mauvais présage pour les élections législatives et présidentielle prévues en 2004 ? Pour Youri Vella, ce sont les neftianiki dont les chiens ont dévoré les petits du "renne présidentiel", qui sont à l'origine du mal : ils ont contaminé l'eau potable, pollué les pâturages et défiguré les routes ancestrales de migration des rennes, entraînant peu à peu leur disparition de la région.

Mais, véritable Etat dans l'Etat, les compagnies pétrolières russes restent intouchables, surtout lorsqu'on est un Nenets. C'est pour cela que Youri Vella en appelle directement à Poutine. "Si le président est incapable de faire en sorte que mes troupeaux et son propre renne puissent survivre ici, il doit en payer personnellement le prix. Je conduirai alors mes rennes devant la résidence du gouverneur de Khanty-Mansiïsk et les abattraï un par un. A commencer par le renne présidentiel."

Alexandre Lévy

• **PETITES & GRANDES ANNONCES**

Milan, samedi 8 novembre et dimanche 9 novembre 2003 : sous l'égide de l'Association lacanienne internationale, "Hans a cent ans, la contribution de Lacan à la psychanalyse de l'enfant" Renseignements : Laboratorio Freudiano, Sede di Milano, via Luosi 29, 20131 Milano www.freudlab.it

Vendredi 5 décembre 2003 de 18 à 22 h : "Analyse des pratiques" avec Zsuzsa Meri et Andras Vikar, Ecole hongroise de psychodrame, APLF, 20, rue de Dantzig à Paris. Renseignements : Jean-Robert Appel 01 30 52 19 42

Samedi 29 novembre 2003 à 18.00 : "Pour la réouverture des Maisons vertes", conférence de Marcelle WOERTH, psychanalyste, au local d'Amnesty International, 36, rue Gioffredo à Nice (Association d'Idées)

Vendredi 28 et samedi 29 mai 2004 : "Histoire et actualité de l'Ecole psychanalytique de Budapest", colloque franco-magyar à l'Institut français de Budapest (Piotr-Tchaadaev)

- **TEXTES ORIGINAUX D'EDITH SOONCKINDT ET GEORGES YORAM FEDERMANN**

Chanteuse, rêveuse, enseignante, saltimbanque, photographe, lexicographe, restauratrice ou dialoguiste, gourmande errante, noiseuse collectionneuse, c'est à Bruxelles - après France, Etats-Unis, Angleterre et Pays-Bas - qu'Edith Soonckindt exerce ses fonctions d'espionne littéraire, à moins que ce ne soit caissière de cinéma ? Le texte publié ici est extrait d'un opus plus large dont le titre provisoire menace d'être, en toute simplicité, *Dieu, Duras et moi* (à paraître). Et si vous brûlez d'en savoir plus sur elle, son site devrait satisfaire la plupart des curiosités : <http://users.skynet.be/edith.soonckindt/>

LE MEILLEUR AMI

A votre corps défendant et vaguement contre votre gré - voilà qui signale d'emblée l'enthousiasme déliant, la honte, et obligatoire - il avait joliment œuvré pour devenir votre ami, votre meilleur ami même, et que l'on ne vous demande surtout pas comment tout cela a pu se faire ? votre corps défendant et vaguement contre votre gré, il avait beaucoup d'intelligence d'humour et de culture, point, et quand on songe qu'il y a des hommes que l'on épouse pour bien moins, vous estimez ne pas avoir à vous justifier.

Bon.
Soit.

Et jusque là tout aurait presque pu aller, n'eût été une bien funeste soirée, à priori déguisée en jolie fête parisienne pour les dix ans des Editions de l'Olivier.

Vous trouviez que ce serait, sympathique, de partager ce moment privilégié avec lui. Incidemment vous pourriez tous deux y faire des rencontres professionnel-mondaines ainsi qu'à Paris il se murmure qu'on les fait, voilà l'argument invoqué. Et accessoirement vous pourriez danser, vous adorez, après quoi vous flâneriez dans Paris toute la nuit, peut-être même un peu éméchés qui sait, ce serait joyeux, léger, en bref vous vous amuseriez!

Si votre discours avait été décodé, il en serait ressorti en fait que a) l'Olivier, vous ne connaissiez personne, b) craigniez que personne, justement, ne vous invite à danser c) redoutiez en conséquence de vous embêter et d) n'aviez absolument pas en votre possession la somme suffisante qui permet, à Paris, non d'acheter du sommeil mais au moins d'en louer.

Mais bon, on n'a pas toujours envie, ni besoin, d'être honnête, n'est-ce pas? Si ce n'est que la vie allait se charger de vous montrer ce qu'il en coûtait de ne pas l'être et comme vous seriez cruellement punie, meilleur ami ou pas, oh oui.

La soirée à l'Olivier s'est donc bien déroulée, dansante et tout à fait agréable et arrosée, jusque là, tout va, entre Olivier Rolin et Viviane Forrester qui vous ont d'autant plus ignorée qu'ils faisaient partie des "personnes" ne vous connaissant pas puisque cet opus-ci, à l'époque n'était même pas encore entamé et n'avait donc pas, c'était mathématique, atteint les sommets auxquels mentalement vous le destinez au moment même où vous rédigez ces pauvres lignes à la lueur d'une pauvre chandelle et sur un pauvre ordinateur galéne qui, disons-le très clairement, a connu des jours meilleurs ainsi que vous allez d'ailleurs l'expliquer de ce pas aux huissiers dont, coïncidence touchante, le coup de sonnette impératif vient de retentir alors que vous tentez de mettre un point final à ce modeste travail supposé vous nourrir tout de même pour les années qui viennent.

Mais ne nous égarons point.

Une fois ladite soirée terminée, donc, et lui se sentant trop fatigué pour suivre votre idée d'errance, nocturne, vous avez accepté de le suivre à l'appartement où il logeait, votre meilleur ami, pensez, donc vous avez dit oui.

Et donc vous êtes arrivés là.

Où vous avez parlé, comme d'ordinaire.

Enfin il a parlé vous avez écouté, comme d'ordinaire, il convenait de toute façon de vous tenir éveillée jusqu'au premier train du matin pour Bruxelles. Sauf que vous commenciez à furieusement somnoler.

Dans le salon "à la parisienne", qui rime impeccablement avec liliputienne comme chaque Parisien le sait, il n'y avait pas de sofa, pour mieux vous installer, seulement des chaises. Alors quand il vous a suggéré - et votre confiance était, entière, pensez, votre meilleur ami depuis des années, et qui ne vous avait strictement jamais fait le moindre effet en prime - quand il vous a suggéré que peut-être vous seriez mieux, vous, allongée sur le lit tant vous aviez l'air fatiguée, eh bien vous avez accepté, que diantre. Oh et non, vous n'êtes pas une Marie couche-toi là, juste une femme fatiguée, ok? A qui lui continuerait de parler pour la tenir éveillée, l'idée était juste que vous soyez plus à l'aise, voilà.

Soit.

Donc vous vous dirigez vers la chambre, votre meilleur ami, pensez.

Et donc vous vous allongez, tellement vous êtes obéissante.

Tiens, lui aussi s'allonge d'ailleurs, à vous ne l'aviez pas imaginé.

Ah, oui, il devait être fatigué finalement, lui aussi, avec toute cette folle soirée et la tâche ardue qui lui incombait de devoir vous tenir éveillée.

Donc vous vous allongez, tous deux sur le lit et donc il entreprit carrément de

vous lire son dernier tapuscrit, dont l'intérêt forcément palpitant ne pouvait qu'éloigner Morphée; le tout ponctué de claquements de mains quand, par extraordinaire, les vertus stimulantes dudit tapuscrit manqueraient de vous apparaître.

Sauf qu'un moment ses mains justement, l'une en tout cas, s'est égarée; s'est égarée entre vos cuisses et a tenté de s'y immiscer.

On sait comment vont les choses n'est-ce pas, être allongé(e) sur un lit avec son meilleur ami pour une lecture palpitante et privée même forcément la main qui ne tient pas le tapuscrit se s'égarer, tout cela a été scientifiquement étudié, prouvé, approuvé et d'ont est estampillé par des générations de psychanalystes lubriques, au moins.

Vous, vous en avez été tellement éberlué que vous n'avez pas réagi tout de suite. Votre meilleur ami, qui aurait pu croire que, comment auriez-vous pu jamais vous préparer, à cette éventualité? Vous n'aviez lu, il est vrai, aucune des études scientifiques sus nommées et voilà ce qui arrivait lorsque l'on ignorait tout des psychanalystes lubriques dont on snobait les écrits, même dans les cabinets (c'est pour dire).

Et tandis que les mots se bouscuaient frénétiquement dans votre pauvre tête ébranlée, que vos synapses et neurotransmetteurs n'arrivaient plus du tout à vous informer correctement de ce qui, plus bas sur votre anatomie, se commettait, la main de votre meilleur ami, elle, continuait d'effleurer; d'où, peut-être, les synapses et neurotransmetteurs chamboulés mais ceci n'est jamais qu'une vague supposition.

La reconnection cérébrale d'urgence ayant été effectuée, vous avez dit non.

Une fois.

Puis vous avez dit non.

Deux fois.

Vous avez dit non encore.

Trois fois.

Et là vous ne vous souvenez plus, s'il a continué ou pas ni ce qui s'est passé, après.

Il y a un grand blanc dans votre tête vous ne savez pas.

Votre meilleur ami vous avait fait Áa.

Voilà.

Même si vous ne savez plus vraiment quoi et que c'est un poil gênant, tout de même.

Bon.

Soit.

Une année s'est écoulée, oh et comme le temps passe, durant laquelle vous n'avez plus eu de nouvelles de lui ainsi que vous le lui aviez demandé. Tentative de viol fut tout de même le mot évoqué par votre thérapeute, un homme saint et sain, le seul de votre vie ces jours-ci faut-il le préciser, un systémiste bruxellois de la plus belle espèce.

Vous aviez d'autant moins hésité à formuler votre demande que votre meilleur ami, sommé de s'expliquer sur ce moment d'égarement a posteriori à jeun et à froid, votre meilleur ami avait trouvé votre courroux étonnant (ah tiens), et vous avait assuré que si vous lui aviez dit non une quatrième fois en fait, eh bien il aurait arrêté!

Pour un peu, ce serait bientôt votre faute, ainsi que nombre de femmes pourraient en témoigner qui ont fréquenté certains commissariats français où l'on pratique toujours avec sérénité un "dormez en paix braves violeurs, les montagnards sont là etc." apte à consoler plus d'une.

Donc une année a passé et il vous rappelle.

Et comme vous êtes brave fille vous lui parlez ou plutôt, vous l'écoutez, comme autrefois.

Vous l'écoutez, intriguée toutefois, et à juste raison si l'on en juge par ce qui va suivre.

Car voici votre ami qui vous dit avoir beaucoup réfléchi au milieu du silence, ample, de toute cette cruelle année loin de vous qui êtes la femme de sa vie tout de même, vous l'apprenez à l'instant. Et, oui vous iriez vous installer aux Roches noires à Trouville - Duras reconnaît les siens - il le fallait, oui il vous aimait, mon Dieu oui, la femme de sa vie, une maison à Trouville, vous et lui éternellement unis comme Marguerite et Yann oui oui oui, une fantaisie, pour le moins ambiguë avec laquelle il jouait souvent déjà pendant du temps de feu votre grande amitié.

Donc ça ne vous a pas alertée plus que ça, sauf que là c'était tout de même fort appuyé, d'autant qu'une année s'était écoulée durant laquelle vous auriez plutôt imaginé que l'oubli aurait fait son oeuvre.

Donc vous avez ri, beaucoup, lui avez tout de même demandé s'il délirait, sait-on jamais, et avez rattrapé en riant toujours et en vous disant qu'il était impayable, il vous avait manqué, finalement oui, il vous avait manqué.

Et puis vous n'y avez plus pensé et vous êtes résolue à l'idée que peut-être votre amitié reprendrait; après tout l'incident douteux était oublié, et vous l'aviez toujours bien aimé ce garçon, il était intelligent, drôle et cultivé comme un ~~mari~~ ami se doit d'être, vous l'aimiez bien, c'était certain.

Quand il vous a appelée aux aurores quelques jours plus tard en vous demandant de le retrouver en ville avec son pyjama vu qu'il avait jeté ses clés dans le caniveau puisque son frère, avec qui il habitait, avait fait changer les serrures, vous l'avez encore trouvé drôle, mais un brin inquiet.

Et quand, inquiète, vous avez appelé une amie commune, vous avez alors appris que la grande déclaration rapportée un peu plus haut avait eu lieu, eh bien, euh, comment dire, avait eu lieu depuis l'hôpital psychiatrique où elle tentait de le faire interner tant il délirait allégrement - et comme vous aviez été, perspicace - depuis quelques semaines maintenant!

Il avait d'ailleurs rattrapé triomphant en lui annonçant que vous étiez d'accord, tout était arrangé, vous alliez vous marier! C'était même l'argument qu'il avait donné pour refuser d'être interné, finalement.

Finalement.

Et qu'il soit homosexuel - ah oui c'est vrai, vous aviez oublié de le préciser - n'était qu'un microscopique détail de la taille d'un salon parisien-lilliputien évidemment.

Evidemment.

Bon.

Bien.

Certes.

Le reste, curieusement, se perd dans un mesclun - c'est du provençal pour signaler le magma mais en plus délicat - un mesclun assez agité qu'il ne faut pas prendre, de votre part, comme une vengeance consistant dorénavant à faire interner tout meilleur ami vous mettant la main aux fesses alors qu'homosexuel de surcroît, surtout pas!

Que l'on vous entende bien, vous n'aviez pas trop le choix, c'est aussi simple que ça. Et le troisième hôpital psychiatrique où vous l'avez traîné ne s'y est pas trompé qui l'a tout de suite tout de suite placé en quartier de haute sécurité, très doucement très gentiment comme ils savent très bien faire.

C'est que, comment dire, depuis l'Épisode du pyjama votre ami avait un peu erré dans les rues tout de même, parfois une nuit entière et même en hurlant. Et que bon, Áa fait d'Ésordre et Áa pourrait rÉveiller les braves gens qui, comme tout violeur qui se respecte, ont le droit de prester allÉgrement leurs huit heures de sommeil laÔc et obligatoire, ‡ l'instar des congÈs payÈs et sans que les montagnards viennent les emmerder.

Peu importe qu'en route vers l'hÙpital, deuxiÈme du nom, votre ami se soit mis ‡ parler de lui-mÊme ‡ la troisiÈme personne - aprÈs tout, Delon fait bien pareil et on l'invite même ‡ la tÈlÈ - peu importe qu'il ait insistÈ pour fourguer ‡ l'amie commune ses papiers d'identitÈ tandis qu'elle conduisait votre funeste trio, tout en la prÉvenant sur un ton un peu agitÈ qu'ils Étaient susceptibles de la br°ler, ou encore qu'elle pourrait mourir en les touchant.

Peu importe qu'‡ vous, Lilith (!) il ait voulu donner de l'argent pour racheter le mal qu'il vous avait fait (ah ben tiens, justement vous aviez vu un bel ap-).

Et peu importe, encore, qu'une fois installÈs dans la salle d'attente du second hÙpital - le premier Était celui ‡ la dÈclaration d'amour, pour ceux qui se seraient ÈgarÈs - peu importe qu'une fois assis prÈs de vous il vous ait regardÈe puis se soit mis ‡ vomir violemment, vous avez jugÈ prÉfÈrable de ne surtout pas le prendre personnellement, ce n'Était peut-Être pas le moment.

Peu importe, pour finir, voire en finir tout court d'ailleurs, qu'il ait fallu quitter cet hÙpital, bondÈ, pour un troisiÈme‡; et qu'en chemin vers le troisiÈme hÙpital en question votre ami - qui menait fiÈrement votre ridicule cortÈge flanquÈ ‡ prÈsent du mari de l'amie commune au cas o_ Áa deviendrait un poil plus virulent - peu importe qu'il se soit retournÈ abruptement et violemment vers vous en lanÁant, vers vous toujours, un doigt vengeur suivi d'un '†Hors de ma vue, Lilith†!†!†!†^a retentissant et qui vous aurait fait sauter au plafond si seulement il y en avait eu un pour contenir le saut que vous veniez de faire.

Peu importait, y compris qu'il vous ait assurÈ mordicus que c'Était son jardinier, qui venait de signer l'ordre d'internement‡; l'important, au bout du compte et au milieu de tout ce mesclun agitÈ - c'est du provenÁal pour signaler le magmas mais en plus dÈlicat - l'important c'Était qu'il soit trÈs bien l‡ o_ il serait, avec sa jolie camisole design qui lui irait trÈs bien au teint, et tout tout plein de jolis cachets colorÈs ‡ avaler chaque fois qu'un jardinier passant innocemment par l‡ lui en donnerait ‡ planter dans le but express de dÈcorer bucoliquement son estomac, tout le monde sachant combien les homosexuels sont trÈs fÈrus de dÈcoration intÈrieure, chez eux c'est presque gÈnÈtique n'est-ce pas. A partir de l‡ en tout cas vous, telle Ponce Pilate, vous en laviez les mains, point.

Si ce n'est que, ‡ partir de ce jour-l‡ aussi, vous vous Ítes tout de même jurÈ d'user d'une once de mÈfiance envers tout nouvel ami oeuvrant ‡ votre corps dÈfendant - et comme le terme est choisi, finalement - et vaguement contre votre grÈ pour Être dans vos petits papiers et ne parlons même pas de se retrouver avec vous dans de beaux draps.

Ne parlons pas davantage de tout nouvel ami vaguement homosexuel de surcroÓt, encore moins de tout nouvel ami vaguement homosexuel mais furieusement psychotique vous ordonnant de lui apporter son pyjama aux aurores dans un cafÈ†! Non non, vous aujourd'hui, c'Était du repos qu'il vous fallait.

Beaucoup, beaucoup de repos ‡ vous aussi.

Dans une petite eehule chambre blanche.

Tiens, peut-Être qu'‡ Trouville, les Roches noires etc., ils auraient, ce genre de chambre-l‡†? Allons, avec Duras autrefois en villÈgiature, on ne va tout de même pas vous rac-

Oui mais seule, dans la chambre, s'il vous plaÓt, oui seule, par pitiÈ†!

Sur un lit, seule, par pitiÈ, seule†!

Sans que l'on vous lise un opus pseudo durassien en guise de berceuse supposÈe

vous tenir éveillé, les meilleurs amis n'en étant pas † une contradiction présente, c'est scientifiquement prouvé ainsi que l'a très bien fait cette école de psychanalystes lubriques d'Éj† Évoquée et que vous aviez eu très grand tort de snober dans les cabinets, on vient de voir pourquoi donc ne nous répêtons pas.

Seule dans la chambre, seule, sans jolie camisole design qui, de toute façon, ne vous irait absolument pas bien au teint vous le saviez d'Éj†.

Seule et sans tout plein tout plein de petits cachets colorés dont vous n'auriez strictement aucun besoin puisque votre meilleur ami était en de bonnes mains † présentes, celles de votre fidèle jardinier.

© Edith Soonckindt 2003, Bruxelles

JE me suis très souvent inspiré dans ma pratique quotidienne à l'écoute des Marginalisés (accueil sans rendez vous et suivi, à mon cabinet de psychiatre, notamment des sans papiers que l'on retrouve habituellement aux urgences hospitalière ou à Médecins du Monde) d'une réflexion de David LE BRETON : « Dans l'expérience médicale le patient est parfois le gêneur qui empêche le tranquille tête-à-tête avec la maladie ou la lésion ». (« Anthropologie de la douleur, Métailié, 1995)

LE BRETON poursuit : « Le mal est indiqué à l'évaluation du praticien, mais comme la douleur ne fournit aucune preuve hors du ressenti par l'individu, ce dernier s'expose à ne pas être cru, voire à être taxé de « simulation » par un médecin prisonnier d'une vision étroitement organiciste. Et seul ce dernier est habilité à justifier socialement la souffrance éprouvée par le plaignant .

Ce monopole médical de dire la vérité ou l'illusion du mal est un motif de conflit avec le malade sidéré de l'indifférence du praticien envers son ressenti et de la mise en doute de sa parole.

En cas de doute, en effet, le médecin se voit attribuer la grâce de décider s'il y a douleur ou non chez un individu qui réclame la reconnaissance de sa peine ou l'attribution de ses droits.

La médecine « créée » habituellement la maladie ou la douleur en la nommant et en la prenant en charge, en assignant ensuite un rôle social au patient, mais dans des circonstances particulières elle tranche sur ce que le plaignant ressent ou devrait ressentir.

Un médecin aussi vigilant que René LERICHE,) écarte pourtant avec vigueur ces suspicions. « J'ai pu lever beaucoup d'hypothèques de simulation. Je suis convaincu que presque toujours, ceux qui souffrent, souffrent bien comme ils disent, et, qu'apportant à leur douleur une attention extrême, ils souffrent plus qu'on ne pourrait imaginer.

Il n'y a qu'une douleur qu'il soit facile de supporter, c'est la douleur des autres » ».(Le BRETON, p.53)

René LERICHE a été un précurseur du traitement de la douleur et surtout de la prise en compte du fait que le patient est dans ce domaine l'expert , beaucoup plus que le médecin ne pourra jamais l'être.

Son modèle clinique et son enseignement restent d'une modernité et d'une actualité fulgurantes.

Les militants et les activistes de la lutte contre l'hégémonie du pouvoir médical dans le combat contre le SIDA s'en sont inspirés , sans toujours avoir conscience du lien de filiation.

Ses successeurs et ses élèves ont d'ailleurs baptisé un des pavillons des Hospices Civils de Strasbourg de son nom.

Il se trouve juste en face de la Psychiatrie et accueille les maladies métaboliques actuellement. Durant mes études de médecine , j'y avais effectué des remplacements d'infirmier dans le service de chirurgie infantile (du professeur Sauvage) qui a été transféré depuis à Hautepierre (quartier de la banlieue de Strasbourg où la rue Alexis CARREL a été débaptisée en 1993).

« LERICHE » est un terme utilisé familièrement dans les communications professionnelles au sujet du devenir de nombreux patients .

Tout récemment , en lisant le livre de Bruno HALIOUA, « Blouses blanches ,étoiles jaunes »(chez Liana Levi,2000), j'ai découvert que notre « bon » professeur LERICHE à propos duquel le Professeur Robert SOUPAULT -suspendu lui-même de ses fonctions pendant 3 ans moins un jour à la suite de l'arrêté d'épuration du 10 septembre 1945 avant de devenir ...président de l' Académie de chirurgie en 1962-déclarait ,après sa mort : « Qu'ils sont aimés des dieux , ces êtres d'élite qu'on rencontre d' aventure , respirant l'air pur des vallées, indifférents aux petitessees du monde, aux soucis de l'intrigue , à l'aventure de la rancœur, à l'aiguillon de l'animosité ,aux inquiétudes de l'injustice »(HALIOUA ,p. 238)... avait été le premier président du conseil supérieur de l' Ordre sous Vichy.

Le premier statut des Juifs est légalisé par Vichy en 1940.

Il conduira à l'élimination physique de 75000 français de confession juive.

« Qu'ils sont aimés des dieux ,ces êtres d'élite... »

Georges Yoram FEDERMANN (Strasbourg, 2003)
Gymnopediste.

Avertissement

*Nous prions les destinataires du "Volantino Europeo" de bien vouloir excuser les coquilles, dysharmonies typographiques et autre bavures
baveuses liées à sa réalisation artisanale, plus exactement avec des moyens limités, le véritable artisan ayant lui toujours à sa disposition les outils nécessaires à l'accomplissement soigné de son travail...
Nous vous signalons toutefois qu'il peut être imprimé sur un nombre pair de pages, ceci afin d'éviter tout gaspillage de papier. :-)*
